

Du mutisme à la prise de parole par l'écriture : l'exemple de Hanan el Cheikh / Nadine Ltaif. — Extrait de : Revue des lettres et de traduction = مجلة الآداب والترجمة. — N° 7 (2001), pp. 203-208.

Notes au bas des pages.

I. Littérature arabe — 20e siècle. II. Shaykh, Hanan al-, 1945-.....

PER L1037 / FL92602P

DU MUTISME À LA PRISE DE PAROLE PAR L'ÉCRITURE: L'EXEMPLE DE HANAN EL CHEIKH

Nadine LTAIF*

Je vais surtout parler dans ma communication de Hanan El Cheikh pour parler de l'identité de l'écrivaine d'origine libanaise. Il y a bien sûr eu des grandes dames telles May Ziadé, amie de Gibran, au début du siècle ou Emily Nasrallah, un nombre croissant d'écrivaines contemporaines. Ensuite libanaise, signifiait-il écrivaines de langue arabe, ou francophones d'origine libanaise. Il fallait faire des choix. J'aurais pu choisir André Chédid ou Vénus Khouri Gatta, j'ai préféré me concentrer sur l'auteure qui m'a paru la plus féministe de sa génération. Car qu'est ce qui m'intéresse dans la lecture d'une œuvre? est-ce le côté classique d'une histoire racontée dans les normes d'une pensée qui ne secoue, ni traditions narratives ni traditions sociales, ou bien celle qui ose bousculer les formes et les coutumes. Il va sans dire que c'était vers la deuxième approche que j'allais pencher. Je lisais alors l'œuvre d'une auteure libanaise de langue arabe, traduite en français chez Actes Sud. Aujourd'hui dans le début de la cinquantaine, Hanan el Cheikh a commencé à écrire au début de la vingtaine. Je vais essayer de voir jusqu'où est allé son courage dans la dénonciation: de la guerre, à la critique des mœurs. Il est fascinant tout d'abord de souligner qu'elle a écrit en langue arabe. Elle trouve le moyen de dire ce que nous nous empêchons de dire dans un pays arabe: le racisme, le conflit des classes, la situation des Palestiniens au Liban, la guerre fratricide, l'amour et le plaisir physique pour une femme. Son amour pour un homme, qui n'est pas du même milieu, ou d'une même

* Nadine Ltaif est l'auteure de quatre recueils de poèmes dont le dernier *Le livre des dunes* est paru aux éditions du Noroît à Montréal (1999).

religion, l'adultère etc... dire les interdits. El Cheikh excelle dans l'audace de transgresser les tabous. En plus, le plus admirable pour moi: elle utilise la langue de son lectorat arabe... Le roman s'adresse directement au lecteur. Il est aussi plus diffusé que la poésie par exemple. Bien sûr la poésie dévoile une intimité précieuse, elle nous sort du mutisme, de manière plutôt élégante. Mais la recherche formelle décourage, on peut le comprendre, certains lecteurs moins sensibles au jeux stylistiques. C'est un peu comme la peinture abstraite et la peinture figurative. Ceci dit d'une manière générale...

Comme vous avez pu le constater, dans ma lecture aujourd'hui je me pencherai aussi sur l'acte d'écrire: la créativité littéraire et son pouvoir libérateur. Ce n'est pourtant pas une catharsis, car on n'écrit pas pour «nous» libérer, mais pour réfléchir sur la notion de liberté. Pour cela il nous faut le courage de sortir du mutisme. Et pas de n'importe quelle manière: il faut nous incarner dans une forme: poème, récit, roman, ou lettre.

Dans *Beyrouth poste restante*, Hanan el Cheikh a recours au roman épistolaire: ce sont des lettres à des destinataires, réels ou imaginaires que la narratrice envoie. Des lettres pour être lues, par des destinataires assez libres et curieux d'esprit pour accepter de les recevoir. Même si les lettres deviennent un prétexte pour dire et raconter les histoires de la guerre, et dire ce qu'elle a vécu, elles restent dans la forme de lettres, c'est-à-dire adressées à un lectorat: un amant, une amie, une grand-mère, ou la ville même de Beyrouth. Elle n'hésitera pas à varier son style selon l'interlocuteur: cynisme, humour, lyrisme, nostalgie. Ce qui donne la liberté de varier la forme.

Mutisme

Dans *Histoire de Zahra*, Zahra ne prend jamais la parole dans la société où elle évolue. C'est dans son récit qu'elle s'exprime. L'écriture suit le flot de ses sentiments à l'égard des hommes et des femmes de sa communauté. Aucun épanouissement possible. Pour toute expression: une quantité de boutons sur le visage, qui s'étendent sur le cou et sur les épaules. Ils font «partie d'elle». C'est son expression. L'acné: l'expression du trouble qui

l'habite. L'acné et le journal secret qu'elle tient, que l'oncle va découvrir et lire à son insu.

Par l'écriture, qui exige la solitude, elle échappe à l'obligation de la communication orale. Elle devient tout à fait libre. Et elle a le courage d'aller jusqu'au bout de l'horreur qui l'entoure. Jusqu'au scandale du dire: la guerre, le franc-tireur, le plaisir physique. La valeur de ce silence est riche en signification. Par son silence, Zahra échappe à la violence du père et au châtement de sa ceinture: les fouets de la ceinture du père qui punit la mère adultère. Telle mère telle fille: «Elle est bien de toi cette putain», imagine Zahra quand son père saura qu'elle est enceinte de quatre mois (EXTRAIT p. 197) Elle préférera le mensonge à toute réalité. Elle prendra la pilule malgré qu'elle soit enceinte. Le silence, l'imagination, le mensonge et l'écriture vaudront mieux que la misérable réalité, et, paradoxalement, diront mieux la réalité de l'horreur de la condition féminine.

Zahra, par sa trop grande lucidité, sombre dans la folie; son écriture devient délirante, une prose qu'elle a du mal à endiguer pour notre plaisir de lectrices. Emportée par la colère, ou par la souffrance, ou la douleur aiguë de trop d'intelligence. Elle le dira ailleurs: Zahra est première de classe, vingt sur vingt en histoire, vingt sur vingt en rédaction, vingt sur vingt en tout sauf pour la composition qui a pour sujet: « le paradis sur terre est l'œuvre des mères. Quoi? Une feuille blanche! Qu'est ce qui t'arrive Zahra? Tu as mal au ventre?» Les douleurs de la femme enceinte rappellent les douleurs d'un autre épisode de l'enfance de Zahra. C'est ainsi que s'interpellent les souvenirs et que les récits s'emboîtent à coups de flash back incontrôlables.

L'écriture triomphe de la parole car elle réalise l'œuvre, le travail d'épanouissement vers la libération de la narratrice. Les silences réussissent à se dire, à se transcrire, à s'interpréter, à se traduire.

D'autres thèmes vont apparaître: la dénonciation de la guerre, la présence du franc-tireur chrétien? Est-il chrétien? musulman? on ne le saura pas. Ce franc-tireur Zahra ira le rejoindre tous les jours.

Elle dénonce aussi la haine "chrétiens-musulmans", dans un pays en pleine guerre civile. Elle dénonce le racisme libanais en Afrique. Quel courage en effet!

Rappelons que ce livre, qui n'est pas le premier de Hanan el Cheikh, a eu de la difficulté à trouver éditeur, quand elle n'était pas connue et qu'elle ne s'était pas imposée à titre d'écrivaine.

Sa douleur individuelle va devenir la douleur d'une ville: (p. 214). L'image de la lionne «en cage», de la lionne blessée, mise à mort, sera celle d'une femme qui désire exprimer sa liberté avec le sauvage honneur qui la caractérise. La force de ses pulsions contre un conformisme oppressant et injuste envers les femmes. Il y a aussi la peur: la peur du père, de ses yeux, de sa moustache à la Hitler (p. 262); la peur d'être jugée (p. 264). La guerre viendra secouer les traditions, aider à la libération. Elle dira: «la guerre a ôté tout sens à la virginité» (p. 263). Elle s'indignera jusqu'à dire: «Pourquoi m'être venue en aide, guerre? (p. 268)». Elle se droguera (p.273), expliquera l'horreur de la drogue, quand elle fait oublier le copain sur qui on tire.

Politiquement incorrecte Zahra qui dénonce tout, qui donne une explication à tout. Et nous avons besoin d'explications nous les femmes arabes à qui l'on a tout ôté, toute forme de pouvoir, ou de parole. Elle ose leur redonner une voix. Et à présent qu'elle est traduite en français, elle ose montrer à la face de l'Occident le vrai visage de la femme arabe, dans un profond désir de salut. Elle ose pourtant, et continue d'écrire en arabe car elle s'adresse à un lectorat arabophone.

Dans une entrevue récente accordée à *Libération*, elle dira que ses lecteurs sont orientaux:

«Mes livres ont été écrits en arabe pour des lecteurs arabes. Mais du moment qu'ils ont été traduits, certains sont devenus des objets de scandale. Personne ne m'a traitée de traître au moment de leur sortie.»
(Libération, 6/4/2000, propos recueillis par Christophe Ayad)

Elle poursuit:

«Maintenant que l'Occident s'intéresse à mon travail, certains pensent dans le monde arabe que je ne suis plus des leurs. Je sens qu'on me regarde différemment: je suis celle qui vit en Occident. Je suis sûre que si mon deuxième roman (Fares al-Chaïtan, le Cavalier du diable) que j'ai publié en 1975, était traduit aujourd'hui, certains diraient que je l'ai écrit pour conforter les Occidentaux dans leur image du monde arabe. J'y parlais déjà du patriarcat, de la pression de la religion, du conservatisme de la société. Le monde littéraire arabe fonctionne

comme une famille: tant qu'on lave le linge sale entre soi, ça va, mais dès qu'on le met au balcon, ça devient scandaleux.»

Dans le dernier livre traduit de Hanan el Cheikh, se révèle la transformation due à l'exil en Occident. Le choc des cultures, la mutation lente et profonde: sa découverte de la culture, des mœurs britanniques. «Comment, vous me réveillez à cette heure-là pour me parler de mon frère... ce qui lui arrive ne vous regarde pas, ni moi non plus», lui reprochera la sœur du jeune homme anglais. Voilà qui dit tout du choc que peut recevoir une libanaise dans le pays d'Occident. Ne se mêler que de ses propres affaires. Un apprentissage pour tout exilé d'Orient, habitué à s'occuper des affaires de la communauté dans laquelle il vit.

Lorsqu'on écrit on sait à qui l'on s'adresse et on n'écrit pas de la même manière si l'on s'adresse à un public francophone ou arabophone. Hanan el Cheikh vivra une métamorphose: dans son dernier recueil de nouvelles, elle racontera le choc de la rencontre avec la culture anglaise: elle vit en Angleterre. Elle décrira son isolement, son regard posé sur les Anglais d'Angleterre. Comment elle les perçoit, dans une langue arabe, de son regard d'étrangère que lui renvoient les visages qu'elle côtoie. Pourra-t-elle retourner vivre au Liban? Ce ne sera plus possible. Elle le dira dans l'entrevue. Elle doit sa liberté à l'exil qu'elle a su assumer.

L'écriture continuera à se nourrir de sa transformation, car l'écriture se nourrit de la transformation des êtres et des choses, ainsi que de leur mort. Le premier exil n'est-il pas une première mort. S'exiler c'est accepter de mourir. N'être plus la même. Personnellement je suis allée jusqu'à écrire dans l'autre langue, et même si une musique moyen-orientale venue du moyen âge occidental continuera à marteler mes oreilles quand j'écris, même si elle dit l'Orient: une tabla qui martèle de la même manière familière, je vivrai la familiarité avec la distance, avec l'éloignement des êtres et des choses, sans m'identifier, car à présent, dans l'identité orientale, je ne me reconnais plus, et c'est bien, croyez-moi, de laisser partir les choses et les êtres et ne plus réveiller le passé sinon pour le tuer une fois de plus: il ne m'est plus nécessaire de vivre la familiarité des musiques ou des langues, puisque le chant, je l'habite, ou il m'habite, comme l'image dans laquelle se présente le nom.

L'introduction, la présentation de quelqu'un comment il se présente, dans des sonorités devenues étrangères. Musique lancinante et régulière pour marteler la mémoire, la fixer, la tatouer. Oui j'aimerais tant me déshabiller tout à fait de moi et de mon nom, muter, comme le serpent qui rejette hors de lui son être, devenu ailé, dans sa quête absolue de liberté.

Si j'étais restée au Liban, j'aurais changé de nom par exemple, je n'aurais pas pu supporter l'identité que je porte. J'ai dû partir pour marquer une distance, pour ne plus me reconnaître dans le regard des autres. Alors, il ne m'était plus nécessaire de me trouver un pseudonyme. Mon vrai nom était devenu pseudonyme pour le pays d'accueil. Il avait changé de sens sinon perdu son sens. Il était devenu assez étranger. L'écrivain doit se sentir étranger pour avoir un assez grand recul envers soi et les autres. Pour créer la distance. Et sauvegarder la lucidité de son regard. Marguerite Duras a changé de nom. Elle a changé le nom de son compagnon, lui a trouvé un nom qui stimule son inspiration. Elle a fait d'elle et de Yann une fiction. Moi, je n'ai pas eu besoin de cela puisque l'état d'exil permettait la liberté de la fiction. Ne pas changer de nom était peut-être mon seul courage? Quand l'identité libanaise devient une parmi tant d'autres. Quand il est nécessaire pour tous et toutes de sortir de sa communauté pour pouvoir s'ouvrir aux autres. Se dépouiller de son moi réducteur et cloisonné pour accepter le mouvement de la création littéraire. L'œuvre littéraire ne peut échapper à cette transformation vitale.